

Compte rendu de lecture

POSTONE Moishe, *Temps, travail et domination sociale*, traduit de l'anglais par Olivier Galthier et Luc Mercier Paris, Éditions « Mille et une nuits », 2009

(première édition américaine, 1993).

Par Sylvie Craipeau et Jean-Luc Metzger

Sociologues, membres du RT 30

On ne pourra que se réjouir de la publication de cet ouvrage important et simultanément s'étonner du fait qu'il ait fallu attendre 16 ans pour qu'il soit traduit en français. La conjoncture – durable ? – de crise et l'absence de perspective proposée par les partis parlementaires de gauche expliqueraient-elles le soudain regain d'intérêt qui est porté à une pensée critique rigoureuse et indépendante des modes ? Toujours est-il que dans *Temps, travail et domination sociale*, M. Postone (né en 1942), professeur d'histoire à l'université de Chicago, propose une réinterprétation de Marx, en opposition radicale avec ce qu'il est convenu d'appeler le « marxisme traditionnel ». Au sein du courant dit de la « critique de la valeur »¹, cette analyse renouvelée de la théorie marxiste (des thèses de Marx ?) fournit une critique de l'essence même de la modernité, indiquant, en creux, par quelles voies elle peut être transformée. En cela, cet ouvrage est très stimulant et constitue un outil de réflexion quant aux enjeux de nos sociétés contemporaines. Il offre un cadre théorique de toute première importance pour une sociologie critique de la gestion qui souhaite ne pas être instrumentalisée par cela même qu'elle dénonce.

Une critique de la modernité capitaliste fondée sur la centralité du travail

Dans la première partie, Postone critique les présupposés du « marxisme traditionnel », « afin de reconceptualiser adéquatement l'essence de la société capitaliste ». Il n'analyse pas le capitalisme en termes de propriété privée des moyens de production ou en termes de marché, mais comme « formes historiquement spécifiques d'interdépendance sociale au caractère impersonnel et objectif ». « Cette interdépendance est le produit de formes historiquement uniques de rapports sociaux qui deviennent quasi indépendants des hommes engagés dans ces pratiques. De là une domination sociale plus abstraite. » Dans cette mise en exergue de l'indépendance des rapports sociaux objectivés, nous retrouvons, bien que dans une perspective plus générale, ce que nous avons montré à propos du fait gestionnaire dont le développement semble s'étendre à toutes les sphères d'activité².

¹ Dans lequel s'inscrit aussi le philosophe Robert Kurz, et auquel on peut rattacher la pensée d'André Gorz, cf. la liste d'ouvrages traduits en français sur : <http://palim-psao.over-blog.fr/article--antieconomie-andre-gorz-et-la-critique-de-la-valeur-par-franz-schandi-44011656.html>

² S. Craipeau et Jean-Luc Metzger, « Pour une sociologie critique de la gestion », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. XXXVIII, n°1, 2007, pp. 166-182 ; « La gestionnarisation de la société : de la volonté

Sa lecture de Marx insiste sur la **centralité du travail** dans la vie sociale. L'idée que le travail constitue la matrice de la société et qu'il est la source de toute richesse ne se réfère pas à « toute société », mais à la société capitaliste (ou moderne). L'analyse de Marx ne se réfère pas au travail dans un sens général, transhistorique, mais « au rôle particulier que le travail ne joue que sous le capitalisme ». **Le travail constitue une forme de médiation sociale qui sert de fondement aux traits essentiels de la modernité.** On pourrait d'ailleurs parler d'un mode de socialisation capitaliste. Cette approche me paraît particulièrement intéressante pour les personnes qui s'intéressent au monde du travail et à la sociologie du fait gestionnaire.

C'est sur ce point – celui de la place du travail – que Postone se distingue avec le plus de netteté de ce qu'il appelle le « marxisme traditionnel ». Ce dernier correspond aux approches théoriques qui analysent le capitalisme *du point de vue du travail* et définissent cette société d'abord en termes de « rapports de classe structurés par la propriété privée des moyens de production et d'économie régulée par le marché ». C'est ce qu'il entend critiquer. C'est cette critique, écrit-il, qui permettra, grâce à une réinterprétation de la critique marxienne, de comprendre les enjeux actuels du capitalisme.

Temps, travail et domination comme catégories de la critique marxienne de la « valeur »

Dans la deuxième partie du livre, Postone commence la reconstruction de la critique marxienne et affûte les catégories sur lesquelles il va s'appuyer. Temps, travail et domination prennent alors un sens bien précis, à la fois pour rendre compte des transformations contemporaines qui prennent place dans la sphère productive, mais aussi pour comprendre les erreurs des partis et des intellectuels qui entendent « réformer » le capitalisme. Plus généralement, ses réflexions nous paraissent particulièrement éclairantes pour analyser ce que nous pressentons souvent lors d'études empiriques, mais que nous ne parvenons pas toujours à présenter en des termes suffisamment rigoureux. Au chapitre IV, Postone examine la catégorie de « travail abstrait », au chapitre V, celle de « temps abstrait » et au chapitre VI, pour définir ce qu'il entend par domination, il reprend les analyses de l'École de Francfort et de Habermas en particulier, pour mieux en pointer les apports, mais aussi les limites.

La valeur se mesure au temps de travail abstrait

L'auteur nous rappelle que, pour Marx, la marchandise n'est devenue la forme élémentaire de la richesse et « la forme générale et élémentaire du produit » que sous le capitalisme. Avec la marchandise, telle que l'entend Marx, « le travail social a un double caractère et [...] **la valeur** existe en tant que forme sociale spécifique de l'activité humaine » (p 193). Il faut s'arrêter sur le sens particulier que revêt la notion de valeur : pour Marx, elle ne se confond pas avec la valeur d'usage des biens produits qu'il appelle la richesse. De plus, **valeur et marchandise constituent le noyau du capitalisme ou, si l'on préfère, le moteur de sa dynamique.**

La marchandise n'est pas seulement un objet, mais une forme des rapports sociaux, en ce qu'elle constitue une nouvelle forme d'interdépendance sociale : un produit est une marchandise quand il est à la fois valeur d'échange et valeur d'usage. Dans une société où dominant de tels rapports sociaux, « les hommes ne consomment pas ce qu'ils produisent, mais produisent et échangent des marchandises en vue d'acquérir d'autres marchandises ». Dans une société de marchandises, la valeur est la forme générale de la richesse (p. 221).

de maîtrise à la déréalisation », *Mana. Revue de sociologie et d'anthropologie*, n°17-18 (numéro spécial sur l'extension du domaine du management. Néomanagement et néolibéralisme), mai 2011, p. 23-40.

Selon Postone, la **valeur** est définie comme « une forme historiquement spécifique de la richesse, une forme de **richesse** différente de la richesse matérielle » (p. 186). Dit autrement, **la valeur**, pour Marx, ne renvoie pas simplement à la richesse matérielle. « Valeur et richesse matérielle sont deux formes de richesse très différentes. (...) Sous le capitalisme, la forme dominante de la richesse sociale est non matérielle, bien qu'elle doive s'exprimer dans la marchandise qui en est le support matérialisé. La valeur dépend non pas de la dimension de la valeur d'usage, mais de la **dépense de temps de travail** » (p. 288).

C'est dans ce cadre que la notion de « temps abstrait » prend toute son importance : elle désigne le fait que, dans la production capitaliste, la réalité du travail concret s'estompe derrière sa seule dimension « comptable », quantitative, de temps de travail rémunéré socialement nécessaire pour réaliser une marchandise. Peu importe le contenu de l'activité, seule compte cette quantité de temps : c'est pourquoi l'on peut parler de « temps abstrait », dissocié du temps concret, du temps vécu, mais aussi déconnecté de l'utilité sociale que peut représenter la marchandise produite. Nous reviendrons plus loin sur la catégorie de temps abstrait.

Capital et travail même combat

À cette conception est associée une posture politique, orientée vers l'action. Dès lors que l'on réalise que travail abstrait, valeur et marchandises sont les différentes facettes d'une même réalité, pour déconstruire le mode de socialisation capitaliste, il n'y a pas lieu de se placer « du point de vue du travail ». Postone insiste, en effet, sur le fait que la critique de Marx est une critique du travail sous le capitalisme, que « la contradiction fondamentale de la société capitaliste doit être conçue comme inhérente au royaume de la production lui-même et non pas simplement comme une contradiction entre les sphères de la production et de la distribution ». Ainsi, pour Marx, la forme de domination sociale propre au capitalisme est liée à la forme que prend le travail dans ce type de société (travail abstrait, donc). Le travail n'est plus inscrit dans des rapports de dépendance personnelle. Cette dernière est remplacée par la formation sociale fondée sur la forme-marchandise, celle du capitalisme. Les rapports sociaux se transforment : « les individus sont dominés par des abstractions, alors qu'antérieurement ils dépendaient les uns des autres. Le capitalisme est un système de domination impersonnelle, abstraite ». Les hommes sont soumis à un système de domination sociale qui paraît objectif – ou, si l'on préfère, légitime - et, de ce fait, plus difficile à démasquer.

Une illustration empirique de cette thèse est fournie par les dispositifs de gestion composant l'organisation du travail taylorienne-fordienne : les indicateurs supposés mesurer la productivité apparente du travail se présentent comme de purs reflets de la réalité productive, alors qu'ils incorporent le résultat de rapports de force, visant à contrôler et réduire les activités des employés. Les décisions qui sont prises à partir de l'interprétation des données qu'ils fournissent (licenciement, fusion, réorganisation, intensification, etc.) semblent rationnellement fondées. Les pratiques réelles des professionnels - de pure soumission ou de « résistance » -, les apprentissages et les modes de coopération qu'ils développent, les dynamiques identitaires ne peuvent s'élaborer qu'en référence à ce cadre structurant.

Ainsi, dès que l'on réalise que le travail n'est envisagé que comme « travail abstrait », ou, si l'on préfère, dès lors que l'on prend conscience que le travail observable est traversé de part en part par sa capacité à engendrer de la valeur, on peut dire qu'il constitue **le fondement de la domination sociale** sous le capitalisme. C'est pourquoi Postone insiste sur le fait qu'on ne peut pas assimiler la forme de domination capitaliste au fonctionnement du marché : « la domination de classe ne constitue pas pour Marx le fondement ultime de la domination sociale dans [la] société » capitaliste, « la domination de classe dépend bien plutôt elle-même d'une forme de domination abstraite qui lui est supérieure ».

Un mode de socialisation aliénant

Prolongeant l'élaboration de son cadre théorique, Postone en vient à définir la catégorie d'**aliénation** (chapitre IV, p. 236), comme moyen de rendre compte des effets de socialisation que produit la surdétermination de toute activité à la recherche de valorisation et « d'objectivation ». Le système constitué par le travail abstrait incarne une forme nouvelle de domination sociale. « Les individus sont forcés de produire et d'échanger des marchandises pour survivre. Cette contrainte ne dépend pas d'une domination sociale directe, comme c'est le cas, par exemple, avec le travail de l'esclave ou du serf ; elle dépend au contraire de structures sociales abstraites et objectives et constitue une forme de domination impersonnelle, abstraite. » (p 237). En définitive, « le travail sous le capitalisme engendre une structure sociale qui domine le travail lui-même. Cette forme de domination réflexive auto-engendrée, c'est l'aliénation (...). **L'objectivation est effectivement l'aliénation puisque ce que le travail objective, ce sont les rapports sociaux** » (p 238).

Selon cette vision, tous les membres de la société capitaliste sont aliénés, aussi bien l'ouvrier à la chaîne, le superviseur d'un centre d'appels que le trader d'une « salle des marchés ». Pour chaque catégorie, la forme concrète et le degré de l'aliénation varieront, mais tous sont placés dans une position telle qu'ils ne peuvent pas décider « d'arrêter » la machine, de remettre en cause les fondements du système, de desserrer la pression à la productivité, de se débarrasser de l'obsession des indicateurs, etc.

Nous touchons alors à la question de l'importance cruciale que représente le temps dans l'analyse de Postone (et de Marx). Au chapitre V, l'auteur revient à la catégorie de **temps abstrait** qu'il définit ainsi : « sous le capitalisme, c'est la mesure temporelle abstraite et non la quantité matérielle et concrète, qui est la mesure de la richesse sociale ». Dans une société qui n'est pas régie par la valeur-argent, la richesse matérielle résulte des interactions entre les hommes et la nature, et cette richesse s'accroît grâce à une augmentation de la productivité – c'est-à-dire avec un accroissement des biens produits par unité de temps de travail concret, utile. Mais, dans la société capitaliste, la mesure de la richesse – la valeur – résulte « de la dépense temporelle de travail humain immédiat », de temps effectivement rémunéré. Dans ce dernier cas, une augmentation générale du niveau de productivité aboutit à réduire les emplois, donc les possibilités de valorisation (car moins de pouvoir d'achat est disponible) et limite les possibilités de répondre à des besoins sociaux.

C'est qu'en effet, pour saisir les apories du capitalisme, il faut envisager le système dans sa globalité et, comme Marx, analyser le travail à la fois comme procès de production et comme procès de valorisation (de création de survalueur, ou de profit, si l'on préfère). Ainsi, Marx traite la sphère de production en régime capitaliste comme forme de médiation sociale autant qu'en termes de production matérielle (p. 477). Plus précisément, d'un côté, **le procès de travail** est une activité déterminée en vue d'une fin, activité « qui transforme des matières premières au moyen d'instruments de travail pour atteindre des fins déterminées ». Dans la société capitaliste, le développement du procès de travail est surdéterminé par la valorisation, par la transformation de ce qui est produit en marchandise-argent. Dit autrement, **le procès de valorisation** correspond au travail comme source de valeur, « quels que soient son but, sa spécificité qualitative ». Le contenu même du travail est indifférent, du moment qu'il débouche sur la réalisation de profits. À l'appui de sa démonstration, Postone rappelle que Marx, en étudiant le procès de travail capitaliste à l'œuvre dans la manufacture et la grande industrie, est déterminé en lui-même par le procès de valorisation³. « **La production industrielle machiniste** est la forme du procès de travail adéquate à la production de survalueur relative » (idem p. 571), car c'est grâce à l'introduction des premiers dispositifs de

³ *Le capital*, tome 1, pp 372, 406, 474.

gestion, que la recherche d'un accroissement de la productivité comme une fin en soi, trouve son ressort.

Les critiques de l'École de Francfort sont insuffisantes

Postone montre que la tentative de la « théorie critique » pour dépasser les limites du marxisme traditionnel échoue parce que ses présupposés ne sont pas véritablement questionnés comme il l'aurait fallu. Le tournant pessimiste de Pollock ou de Horkheimer s'explique par le fait que, analysant le développement du capitalisme bureaucratique et de la rationalisation croissante de la vie sociale, dans une optique issue de la sociologie de Weber, ils en viennent à penser que les contradictions entre prolétariat et bourgeoisie ne sont plus porteuses d'un potentiel émancipateur – la classe ouvrière serait intégrée au système capitaliste. Selon Postone, autant les penseurs de la « théorie critique » ont raison de mettre en cause les impasses du marxisme traditionnel dans l'analyse des sociétés capitalistes postlibérales, autant ils se trompent sur le fond dans la compréhension qu'ils ont de Marx, restant prisonniers justement des enseignements du marxisme traditionnel.

La société objectivée contre les individus ?

Dans la troisième partie, Postone poursuit sa « reconstruction de la critique marxienne » en saisissant dans sa globalité la logique très paradoxale du capital. Et pour cela, il examine ce qui fait véritablement la spécificité des sociétés dominées par le mode de production capitaliste : l'une des caractéristiques du capitalisme est que ses rapports sociaux fondamentaux n'existent pas en tant que rapports ouvertement interpersonnels, mais comme un ensemble quasi indépendant de structures et qui s'oppose aux individus, comme une sphère de nécessité « objective » impersonnelle et de « dépendance objective ».

Plus exactement, la dynamique de la production de la valeur pousse à l'augmentation de la productivité du travail (ce que Marx analyse comme plus-value – ou survaleur – relative). Mais au final, **l'augmentation de la productivité, si elle procure un avantage temporaire à la fraction du capital qui en bénéficie, n'augmente pas la valeur**. Si on produit deux fois plus de toile en une heure, la valeur du mètre de toile a tout simplement diminué de moitié (p 424). Dès lors que le nouveau mode de tissage, qui augmente la productivité, s'est généralisé, il « engendre une nouvelle norme de temps socialement nécessaire ». L'augmentation de la productivité augmente la richesse, mais pas la valeur (au sens capitaliste). C'est-à-dire que l'on produit plus, mais que la valeur totale reste constante et que le temps socialement nécessaire se réduit. Cela signifie que « l'heure de travail social normative » change : l'heure de travail social nécessaire est constituée par le niveau de productivité. **La dynamique même du capitalisme sape la base sur laquelle repose le capitalisme**.

D'un côté la productivité augmentée redéfinit le temps de travail socialement nécessaire et modifie du même coup les déterminations de l'heure de travail social » (p 426). Cette dynamique, Marx l'appelle le « moulin de discipline » : cet effet « moulin de discipline » constitue une sorte de fuite en avant. Il « implique, même au niveau logique abstrait de la grandeur de la valeur – autrement dit, avant que la catégorie de survaleur et le rapport de travail salarié/capital aient été présentés-, une société directionnellement dynamique, telle qu'elle est exprimée par des niveaux de productivité toujours plus élevés. (...) Dès que [les nouvelles méthodes de travail] se sont généralisées, la valeur produite par unité de temps revient au niveau précédent ». Les producteurs sont contraints d'adopter les méthodes nouvelles, et ainsi de suite. C'est la forme que la croissance doit prendre dans « le contexte des rapports sociaux déterminés par le travail ». Il s'agit de la détermination initiale de la loi de la valeur. Cette dynamique, souligne Postone, préfigure abstraitement un trait central du

capital : le fait qu'il lui faut accumuler en permanence pour exister. Devenir est la condition de son existence ». **Les « changements continus dans la nature du travail, la production, la technologie, ainsi que l'accumulation des formes de connaissance qui lui sont liées » sont le résultat d'une conception du temps propre au capitalisme** (p 433).

Comment changer de mode de socialisation ?

Postone insiste : si l'antagonisme prolétaires/capitalistes joue un rôle central, ce n'est pas de cet antagonisme que peut sortir une perspective de renversement du mode de production capitaliste. La raison en est que : la lutte de classes et le système structuré par l'échange marchand ne reposent pas sur des principes opposés ; ce type de lutte ne représente pas une perturbation dans un système par ailleurs harmonieux. Elle est, au contraire, inhérente à une société constituée par la marchandise comme forme totalisante et totalisée (p. 466).

Prolétaires et capitalistes n'existent que dans leur relation réciproque, au fond comme les deux pôles de cette forme générale qu'est le capital. **Le capital ne peut être aboli que si est aboli ce qui le produit, à savoir le « travail abstrait »**, c'est-à-dire le travail salarié source de la valeur. Et de ce point de vue, les formes précises de la propriété sont plutôt indifférentes. Le marxisme traditionnel qui envisage la société socialiste comme une société de travailleurs salariés par un employeur unique, l'État, reste donc à l'intérieur du cadre de soumission à la loi de la valeur et donc au travail aliéné. De même, la contradiction n'est pas entre des forces productives dont la dynamique propre, fondée sur le travail et la coopération, entreraient en contradiction avec des rapports de production. Les rapports de production, selon la théorie de Marx, ne sont absolument pas extérieurs aux forces productives. L'idée que le socialisme libérerait des forces productives bridées par la propriété privée des moyens de production n'a, elle non plus, aucun rapport direct avec la pensée de Marx (telle qu'elle s'exprime dans le *Capital*).

Sur quoi tout cela débouche-t-il ? Sur quelques axes de réflexion fondamentaux. Le prolétariat n'est pas le Sujet du processus historique, ni sous sa forme restreinte de classe ouvrière « productive », ni sous sa forme large de salariat. Le seul « Sujet » historique est le capital et c'est à partir de la compréhension de son développement immanent que l'on peut penser son dépassement. « La catégorie de valeur, dans son opposition à celle de richesse matérielle, signifie donc que le temps de travail est le matériau dont sont faits la richesse et les rapports sociaux sous le capitalisme ». Ce qui fait que, au sein de la société capitaliste, les hommes entretiennent leur propre domination en travaillant.

Mais aussi ce que le développement du capital ouvre, c'est une possibilité, celle de son dépassement en renversant la valeur, c'est-à-dire la domination des hommes par leur propre travail social, et, à partir de là, une révolution radicale dans ce que l'on appelle « travail ». Il ne s'agit pas de la « croissance illimitée des forces productives », ni de la « décroissance », mais d'une autre croissance, celle des possibilités pour les humains de se débarrasser aussi loin que possible, des formes harassantes, abrutissantes du travail, de ne plus être ligoté par une division du travail de plus en plus poussée et donc la possibilité d'une véritable libération – dont le capitalisme garde l'idée sous une forme parfaitement aliénée.

Le rêve contenu dans la forme « capital », c'est celui d'une « illimitation » absolue, d'une idée de la liberté comme libération complète à l'égard de la matière, de la nature. Ce « rêve du capital » est devenu le cauchemar pour cela et pour ceux que le capital s'évertue à libérer : la planète et ses habitants. L'humanité ne peut s'éveiller complètement de cet état de somnambulisme qu'en abolissant la valeur. Cette abolition entraînerait la nécessité qu'a la productivité d'augmenter sans cesse (p. 561).

Les apports de M. Postone à la sociologie du fait gestionnaire

Le travail de Moishe Postone est riche et complexe et mérite d'être lu et relu, débattu et travaillé afin d'ouvrir de nouvelles pistes de réflexion et d'action. Par exemple, ne peut-on comprendre le taylorisme-fordisme que comme une forme concrète, indispensable à l'évaluation et à la production de l'augmentation permanente de productivité, celle-ci étant inhérente au procès de production capitaliste et noyau même, selon Postone, de la dynamique du capitalisme ? Ne peut-on aussi expliquer les difficultés, pour ne pas dire l'impossibilité pour les sciences de gestion, d'intégrer les dimensions abstraites de connaissance, d'information, dans leurs indicateurs de performance, dans leurs modes de comptabilité, à la constitution de la valeur dans la société capitaliste ?

Car, comme l'indique Postone, « la production se révèle toujours moins un processus d'objectivation matérielle de l'habileté et du savoir-faire des producteurs individuels, voire de la classe immédiatement concernée, et toujours plus une objectivation de la connaissance collective accumulée par l'espèce, par l'humanité, connaissance qui, comme catégorie générale, se constitue elle-même par l'accumulation de temps historique. En termes de dimension de valeur d'usage, lorsque le capitalisme est pleinement développé, la production se révèle donc de plus en plus un processus d'objectivation de temps historique, et non de temps de travail immédiat.

Toutefois, selon Marx, « la valeur reste nécessairement l'expression de cette objectivation » (p. 439). Donc le temps de travail immédiat est ce qui demeure seul pris en compte alors que c'est le temps historique d'accumulation de savoir (et de techniques) qui domine. Bien des pistes de recherche restent à développer dans cette perspective.

Les thèses et les analyses de Postone montrent également le caractère fondamental de la conception et de la mise en œuvre des « dispositifs de gestion » : instruments de l'objectivation du travail – concret et abstrait –, ils peuvent être orientés dans le sens d'un accroissement de la richesse matérielle en quantité, qualité, et adéquation aux besoins sociaux compatible avec la préservation de l'environnement ou, au contraire, de la seule valorisation du capital-argent.